

Augustin Coly

LA REECRITURE DU MYTHE D'ŒDIPE DANS *LES GOMMES* D'ALAIN ROBBE-GRILLET ET DANS *EN ATTENDANT LE VOTE DES BETES SAUVAGES* D'AHMADOU KOUROUMA

Résumé

Dans cet article, nous nous proposons de voir comment le mythe d'Œdipe a connu des métamorphoses avec les auteurs contemporains. Nous nous appuyerons sur les romans *Les Gommès* d'Alain Robbe-Grillet et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma. Ces deux écrivains offrent une réécriture de ce mythe qui, sous forme parodique, permet de mieux rendre compte d'un monde en proie aux pires contingences. A la certitude des temps anciens, se matérialisant par une littérature du dévoilement, s'oppose le doute actuel impliquant un questionnement sans fin.

Mots clés : Avatar, destin, mythe, prédestination, réécriture.

Abstract

In this article, we intend to see how the myth of Œdipus has experienced metamorphosis with contemporary authors. We will be relying on Alain Robbe-Grillet's *Les Gommès* and Ahmadou Kourouma's *En attendant le vote des bêtes sauvages*. These two writers present a rewriting of that myth which, in a satirical form, allows to better report on a world in the grip of the worst contingencies. The current doubt involving an endless questioning is opposed to the certainty of ancient times that materializes by a literature of unveiling.

Keywords: Avatar, destiny, myth, predestination, rewriting.

Introduction

Plusieurs textes issus de la modernité reprennent (Bauchau, 1990 ; Auster, 1994 ; Cocteau, 1934 et Dürrenmatt, 1989), à travers leur fiction, les grands traits du mythe d'Œdipe. En effet, ce mythe n'a pas fini de montrer ses extensions possibles liées non plus à son contexte originel antique mais plutôt à celui de son interprétation dans un monde moderne en perpétuelles mutations. Ce nouveau regard qu'offre la réécriture du mythe justifie que nous puissions étudier de concert *Les Gommages* d'Alain Robbe-Grillet et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma. Lorsque nous examinons de près ces deux récits majeurs du XX^e siècle, nous remarquons non seulement l'importance particulière que ces deux auteurs accordent au mythe d'Œdipe mais surtout la manière dont ils s'en servent pour questionner leur existence et leur art.

Nous proposons dans le cadre de cet article, de nous pencher d'abord sur la présence du mythe dépouillé de sa substance originelle dans ces récits, ensuite nous questionnerons son apport dans le cadre d'une réécriture dans un contexte contemporain.

1. Les marques du mythe d'Œdipe

Les Gommages et *En attendant le vote des bêtes sauvages* réorientent le mythe d'Œdipe en lui accordant un sens non plus fini mais à déterminer. Dans le second roman de Robbe-Grillet, par stratégie de non dévoilement évident, la narration fait semblant de « gommer » cette présence, à tel point que même des critiques se sont vus floués lors de leur premier contact avant le texte :

« Aucun des critiques qui ont écrit sur le roman n'a détecté ce texte caché à l'intérieur de mon texte, ce qui m'a énormément troublé ; non seulement les chroniqueurs dans les gazettes, mais même Roland Barthes qui, dans *Critique*, consacre vingt pages (d'ailleurs passionnantes) aux *Gommages* sans prononcer le nom d'Œdipe » (Robbe-Grillet, 1997, p. 267).

Ce qui nous mène à dire que, si les empreintes du mythe d'Œdipe dans ce texte constituent un réseau non négligeable, ce dernier est parfois difficile à identifier et à expliciter. Ce mythe est-il si fondamental au

point de nécessiter que Robbe-Grillet oriente la critique vers lui ? André Breton semble répondre par l'affirmative et en donne les raisons :

« Devant la force d'un tel mythe dont nous sont garants son pouvoir d'expansion immédiate et sa persistance jusqu'à nous, nous ne pouvons douter qu'il exprime une vérité commune éternelle, qu'il traduise dans la langue allégorique une série d'observations fondées qui ne sauraient admettre d'autre champ que l'existence humaine » (1937, p. 110).

Les premiers lecteurs des *Gommes* se doutaient peut-être qu'un tel « pouvoir d'expansion » puisse atteindre les écrits d'un nouveau romancier à l'écriture bien singulière. Pourtant l'allusion au mythe d'Œdipe et à sa « langue allégorique » ne faisait guère de doute. Aux fenêtres, des rideaux brodés attirent l'attention de Wallas :

« Bien que la scène reste déserte, l'impression d'humanité s'accroît progressivement. A la fenêtre d'un rez-de chaussée, les rideaux s'ornent d'un sujet allégorique de grande série : berges recueillant un enfant abandonné, ou quelque chose dans ce genre-là... » (Robbe-Grillet, 1953, p. 50).

L'adjectif « allégorique » inscrit d'emblée cette description dans l'univers mythique, d'autant plus qu'il valide et cautionne l'existence d'un sujet antérieur. D'ailleurs l'épigraphe des *Gommes* : « *Le temps, qui veille à tout, a donné la solution malgré toi* » (Robbe-Grillet, 1953, p. 7) aiguillonne le lecteur vers une recherche de sens en lien avec le mythe d'Œdipe. Tout au long du roman, les références à Œdipe interpellent les personnages ainsi que le lecteur :

« La place de la Préfecture est une grande place carrée bordée sur trois côtés de maisons à arcades ; [...] Au milieu de la place se dresse, sur un socle peu élevé que protège une grille, un groupe en bronze représentant un char grec tiré par deux chevaux » (Robbe-Grillet, 1953, p. 62).

Cette statue qui orne la ville et représentant un char de l'Etat est l'œuvre, comme Wallas a pu s'en rendre compte, de « V. Daulis, sculpteur » (Robbe-Grillet, 1953, p. 85). Un basculement vers le mythe

antique permet d'illustrer que dans *Œdipe Roi* de Sophocle, l'embranchement vers Daulis et Delphes était l'endroit où Œdipe avait assassiné son père Laïos. Une autre allusion au mythe d'Œdipe figure dans une perspective qui fascine le protagoniste et où travaille celle qui est possiblement sa belle-mère :

Les ruines de Thèbes.

« Sur une colline qui domine la ville, un peintre du dimanche a posé son chevalet, à l'ombre des cyprès, entre les tronçons de colonne épars. Il peint avec application, les yeux reportés à chaque instant sur le modèle ; d'un pinceau très fin il précise maints détails qu'on remarque à peine à l'œil nu, mais qui prennent, reproduits sur l'image, une surprenante intensité » (Robbe-Grillet, 1953, p. 177).

Les nombreuses allusions au sphinx, « *un animal fabuleux* » (Robbe-Grillet, 1953, p. 37) ainsi que la posture de Wallas par rapport à l'enquête qu'il mène sont également des occurrences du mythe d'Œdipe. Par exemple la manière dont Œdipe quitte ses parents pour tenter d'échapper à son destin et la manière dont Wallas se rend dans la ville circulaire pour mener une enquête sur la mort prétendue du professeur Dupont sont empreintes d'une funeste tristesse qui n'augure rien de bien. Œdipe, de manière pathétique, raconte sa destinée :

« De mon père et de ma mère, je pars, je me rends à Delphes : le Dieu dédaigne de répondre à mes questions ; mais il m'annonce ouvertement des forfaits, déplorables, atroces, effrayants : que je m'unirais à ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race exécrationnelle ; que je serai l'assassin de mon père. Dès que j'eus entendu ces terribles prédictions, je ne voulus plus connaître Corinthe que par les astres, je m'enfuis dans des lieux où j'espérais éviter l'accomplissement du funeste oracle. Poursuivant ma course, j'arrive en ces lieux » (Robbe-Grillet, 1953, p. 202).

Etrangement, Wallas n'a pas les « *mensurations d'usage* » (Robbe-Grillet, 1953, p. 164) pour intégrer la police spéciale mais comme il s'y attache avec opiniâtreté, Fabius cède mais considère que cet entêtement sera source de beaucoup de malheurs à venir : « *Fabius le considère*

avec tristesse en hochant la tête » (Robbe-Grillet, 1953, p. 165). Comme en attestent ces multiples exemples, il y a première vue une présence du mythe d'Œdipe dans *Les Gommès*. Cette présence, dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, ne se manifeste certes pas par un calque du parcours d'Œdipe mais elle n'en demeure pas moins prégnante. Le personnage nommé Macléδιο doit après sa circoncision quitter son père et sa mère et aller à la recherche de son « homme de destin ». Ses derniers, s'ils tentent de s'opposer à son amertume, risquent un sort funeste. Voici un long passage qui permet d'en savoir plus :

« Macléδιο, vous êtes né avec les déformations et signes évidents d'un porteur de nōrō funeste. On courut chez le géomancien-sorcier du village qui sans détour exposa le devenir du malchanceux nourrisson que vous étiez et les malheurs que vous apporteriez à vos parents. Le bébé porteur du funeste que vous étiez n'aimait ni son père ni sa mère. Précisément, votre père n'était pas votre père et votre mère n'était pas votre mère. Ils étaient des parents géniteurs qui risquaient de périr tous les deux de subite et malemort s'ils ne se séparaient pas de l'enfant que vous étiez avant votre huitième anniversaire. Vos parents devaient, le jour de votre naissance, promettre aux âmes des ancêtres qu'ils vous laisseraient partir du village avant votre circoncision. Votre père consterné, avant que la matrone procédât à la tranche du cordon ombilical, vint se prosterner devant la porte de la case dans laquelle votre maman était en travail et s'adressa dans une déclaration pathétique au loupiot que vous étiez.

- Nous ne sommes, dit-il, nous ne sommes que tes géniteurs ; nous ne sommes pas tes parents. Sur les âmes de nos ancêtres, nous te laisserons partir de ce village, de cette cour, de cette famille que tu hais ; nous te laisserons partir à la recherche de ton homme de destin avant ta circoncision » (Kourouma, 1998, pp. 126-127).

Les parallélismes entre Œdipe et Macléδιο sont évidentes. Comme Œdipe, Macléδιο était prédestiné. Que « le géomancien-sorcier » puisse

être interpellé, pour interpréter des constats qui peuvent être déterminants dans la matérialisation du destin du nouveau-né, atteste qu'il y a une force transcendante qui agit sur lui. Le sorcier joue ici le rôle qui était dévolu à l'oracle dans la tragédie sophocléenne. Le sort funeste, qui serait réservé aux parents s'ils ne se débarrassaient pas du bébé, rappelle également le malheur d'Œdipe, enfant abandonné par un couple qui craignait que la fatalité du destin s'abatte sur lui s'il le gardait. Il semble que Kourouma a lu Sophocle et s'en est inspiré pour tropicaliser à sa manière le mythe d'Œdipe.

Mais s'il ne s'agissait que de reprendre Sophocle dans le simple but d'imiter, Robbe-Grillet et Kourouma ne l'auraient certainement pas fait. Ils sont du XXe siècle et désormais le mythe offre une autre saveur et une réécriture s'impose.

2. Les avatars du mythe

La visée de Robbe-Grillet et de Kourouma est de réécrire ce mythe dans un contexte qui est le leur. Robbe-Grillet, le premier des deux à se servir de ce mythe, évoque implicitement le complexe d'Œdipe en soulignant son rapport conflictuel avec Sophocle :

« [...] cette position que j'avais vis-à-vis de Sophocle peut être exprimée, en quelque sorte, de la façon suivante : c'est un hommage, pourtant ce n'est pas un père que je reconnais. Ce n'est pas du tout celui dont je vais poursuivre l'œuvre, mais, au contraire, quelqu'un qui va m'apparaître comme le père à tuer, justement. Ainsi n'est-ce pas par hasard que l'histoire d'*Œdipe roi* est reproduite dans ce roman, qui est ainsi l'histoire du meurtre opéré sur un texte ancien » (Robbe-Grillet, 1997, p. 267).

Robbe-Grillet manifeste explicitement un écart vis-à-vis du texte fondateur. Et Jean Ricardou confirme cela dans son analyse :

« Dans la tragédie de Sophocle, l'action du texte consiste en un dévoilement. Il s'agit d'*accéder*, aussi près que possible, à un sens institué au préalable : la culpabilité d'Œdipe. Dans le roman de Robbe-Grillet, l'action du texte consiste en une métaphore. Il s'agit de *transformer*, aussi foncièrement que possible (faire d'une fiction une réalité), *le sens donné au départ* : la

bénigne blessure de Dupont. *Œdipe roi* se développe donc suivant l'idéologie de *l'expression-représentation* : elle est l'approche d'une antécédente ; *Les Gommages* fonctionne, selon le principe de la production : il constitue ce qu'il est censé chercher et affirme, de cette manière, l'un des caractères majeurs de la modernité » (Robbe-Grillet, 1973, p. 32).

Nous sommes, avec le nouvel Œdipe de Robbe-Grillet loin des dérives certaines du premier. Le monde de l'incertitude, du contestable empêche à l'individu de se connaître et de connaître le monde. Et Jean-Pierre Vernant trouve dans la structuration du mythe, les moyens ayant permis à des auteurs tels que Robbe-Grillet la possibilité de créer une expression de sens. Dans *Mythe et société en Grèce ancienne*, il dit ceci :

« A l'idéal d'univocité du signe, il oppose sa polysémie, son aptitude inépuisable à se charger de nouvelles valeurs expressives. A la délimitation précise des signes et des classes de signes, à leur fonction distinctive, à la régularité de leurs combinaisons, s'opposent la souplesse et la liberté des symboles qui peuvent glisser d'une forme à une autre, qui font confluer en une même structure dynamique les domaines les plus divers, effaçant les frontières entre les secteurs différents du réel, traduisant dans un jeu en miroir de multi-correspondances l'interprétation des faits humains, des réalités sociales » (1974, p. 229).

Ces analyses nous laissent penser que même si l'objectif de Sophocle était de procurer la véracité de la prédestination, il n'imaginait sans doute pas que, sous un autre angle, le mythe d'Œdipe dont il se sert, par « sa souplesse et sa labilité, par le vaste territoire imaginaire qu'il couvre, et jusque par son ambiguïté et par les mystères qu'il recèle [...] est éminemment propre à la création littéraire » (Eliade, 1963, 15). L'alliance entre le mythe et l'esthétique moderne est donc bâtie autour du mystère que suscite la quête de sens. Mais dès que l'imminence d'un décodage survient, les textes de Robbe-Grillet, quoique conservant une dimension mythique, s'orientent vers un sens qui témoigne de la parodie. En effet, le déchiffrement du code dans un récit mythique

classique équivaut à une relecture du passé. Dans la tragédie sophocléenne, toutes les interrogations que soulève le mythe réfèrent à la Grèce antique. Une exploration de l'Antiquité grecque, monde déjà accompli, était nécessaire pour trouver la clé de l'énigme et interpréter le monde. Par contre, chez Robbe-Grillet, l'énigme ne réfère nullement au passé, elle est orientée vers le futur, de sorte que le dénouement demeure problématique. Ainsi, au comptoir, l'ivrogne demande-t-il à Wallas « quel est l'animal qui est parricide le matin, inceste à midi et aveugle le soir » (Robbe-Grillet, 1953, p. 234). Cette devinette rappelle l'itinéraire d'Œdipe qui, guidé, malgré lui, par une force supérieure, a accompli des actes contre nature, conformément aux prédictions de l'oracle.

Ayant tué son père le matin avant d'épouser sa mère, dans l'après-midi, et se crever les yeux, le soir, Œdipe est la réponse adéquate à la question de l'ivrogne. Mais déjà les éléments de cette question sont instables : « C'est pourtant pas difficile : parricide le matin, aveugle le soir. Hein ? Quel est l'animal ? » (Robbe-Grillet, 1953, p. 234). Le brouillage s'opère par le biais de l'écriture qui crée une mutation de fragments au sein de la phrase interrogative. Et évidemment tout change selon qu'un élément soit antéposé ou postposé. Le mythe subit un dérèglement qui ne lui permet plus d'avoir une emprise sur la sentence finale.

Mais outre le caractère fluctuant de l'énoncé, c'est aussi la nature de l'instance interpellatrice qui pose problème. Nous savons tous que dans la croyance antique, l'oracle est le délégué des réponses que les dieux proposaient aux questions qui leur étaient adressées. En ce sens, la divinité elle-même était un oracle. C'est dire que dans *Œdipe Roi*, une vérité immuable régissait le cours des événements. Il y avait une prédestination qui s'abattait sur Œdipe et annihilait toute sa volonté d'y échapper. D'ailleurs, en cherchant à se départir de son destin, Œdipe facilitait son accomplissement. Ce que nous cherchons à prouver, c'est que dans le mythe d'Œdipe, la réponse aux questions que se pose la victime est enfouie, confinée dans l'histoire primordiale ; celle qui scelle la primauté et l'hégémonie des dieux sur les hommes. Cette histoire a une architecture pyramidale. Du sommet est diffusé un savoir qu'à la base on ne peut que subir en bien ou en mal. Il n'y a ni explication préalable ni justification des raisons qui motivent les actes subis. Autrement dit, les dieux ordonnent et les êtres humains subissent. *A contrario*, dans *Les Gommés*, le rôle du sphinx diseur d'oracles est tenu par un ivrogne. L'absence de lucidité qui est la sienne est en elle-

même métaphorique de son absence de connexion avec un quelconque dieu.

Ce qui équivaut à dire que même si l'on devait placer *Les Gommès* dans l'univers symbolique des textes contenant un mythe fondateur, probablement que les dieux n'auraient pas choisi l'ivrogne comme intercesseur entre eux et les humains. L'ivrogne n'est donc pas le dépositaire d'une parole immuable. Sa vérité a « *une structure de fiction* » (Lacan, 1986, p. 21). Dès lors, « la relation démystifiée à la vérité fait aussitôt ricochet sur celle d'identité que le mythe sacralise et que l'écriture désacralise » (Voisset-Veysseyre, 2011, p. 158). A partir de cette désacralisation, le texte des *Gommès* s'autorise tous les écarts possibles. Si, dans *Œdipe Roi*, le sort d'Œdipe est connu avant même sa naissance, dans *Les Gommès*, Wallas, guidé parfois même par le hasard, parvient à imprimer un cachet particulier à son existence. D'un côté, il y a une prédestination, alors que, de l'autre, il y a un abandon aux contingences de la vie. Alors qu'Œdipe commence par commettre le crime, comme le voulait la prédiction, Wallas termine par celui-ci. De ce fait, pour le premier, il s'agit d'un retour au passé, alors que, pour le second, c'est une ouverture vers l'incertitude. Œdipe accomplit la prophétie, alors que Wallas pose un acte qui attire notre curiosité quant à son avenir.

C'est dire qu'entre les supputations sur le crime commis et sa véritable matérialisation à la fin du récit, c'est l'écriture, par les tâtonnements de l'ivrogne, les multiples hypothèses échafaudées, qui réussit la gageure, par le biais de recompositions indéfinies de motifs, à s'inventer.

Dans un autre contexte, *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma s'inspire, à bien des égards, de l'itinéraire d'Œdipe. Mais si, pour orienter le mythe d'Œdipe vers la modernité, Robbe-Grillet, dans *Les Gommès*, y parvient par une inversion de situation, comme nous l'avons indiqué, Kourouma, quant à lui, opte pour une démarche moins explicite et un peu plus complexe. Elle est moins explicite parce que nullement le nom d'Œdipe n'est évoqué et, en plus, quelques changements, par rapport au modèle œdipien, sont repérables, dès la situation initiale. Ainsi, la raison qui doit justifier l'exil de Maclédio est une quête de bonheur, alors que chez Sophocle, Œdipe court pour ne pas voir s'accomplir son destin. Il est évident qu'entre Œdipe et Maclédio, les visées ne sont pas les mêmes. L'un arpente les chemins d'un paysage mythique pour échapper à son destin, alors que l'autre traverse des contrées pour s'ouvrir un destin radieux.

Si depuis le départ, Œdipe savait qu'il était condamné et avait même une idée claire de la manière dont les choses allaient se dérouler – quand bien même il tente une rébellion vouée à l'échec –, Maclélio ne connaît que les deux bouts de son histoire : en amont, il est une malédiction pour ses géniteurs et, en aval, un homme accompli dès qu'il allait rencontrer l'homme de son destin. Entre les deux extrémités, il y a un vide, il doit juste chercher. Quand ? Où ? Comment ? La réponse à ses questions permet d'illustrer comment Kourouma remodèle le mythe d'Œdipe.

D'abord Kourouma procède à une tropicalisation du mythe d'Œdipe : « vos parents devaient [...] promettre aux âmes des ancêtres qu'ils vous laisseraient partir du village avant votre circoncision » (Kourouma, 1998, p. 127). L'initiation est considérée en Afrique comme le passage de l'enfance à la maturité et donc l'insistance pour que le départ de Maclélio se fasse avant ce rite n'est pas anodin. Le géomancien-sorcier veut que les parents de l'enfant respectent les prédictions avant qu'il ne soit, aux regards des traditions, maître de son destin. Mais où trouver son homme de destin ? Comment avoir la certitude que celui que l'on croit l'être l'est véritablement ? Ces questions sont sans réponse. C'est justement dans cette absence de réponse où se situe l'appel de la modernité (Adiaffi, 1983, p. 20). La certitude qui a caractérisé le destin d'Œdipe s'oppose à l'incertitude qui caractérise Maclélio. Étant donné que le géomancien-sorcier ne peut dire les circonstances qui vont favoriser la rencontre entre Maclélio et son homme de destin, le récit de Kourouma s'éloigne de la tragédie sophocléenne. L'oracle avait, avec certitude, déroulé le destin d'Œdipe en trois moments qui témoignent de la continuité – matin, midi et soir – de sa prophétie dans le temps et dans l'espace. Le géomancien-sorcier n'a entrevu que l'avant rencontre et l'après-rencontre de Maclélio avec son homme de destin. Pour le reste, l'énigme est totale. C'est donc dans cet interstice que la réécriture du mythe est matérialisée.

Maclélio, dans son périple pour rencontrer son homme de destin, va d'illusions en illusions. D'abord ses parents, lui, ensuite, vont s'appuyer sur de simples intuitions ou constatations un peu vagues pour tenter d'y parvenir.

Par exemple, étant donné qu'à chaque fois que sa maman le lâchait, il n'allait jamais ni dans « *la direction des fétiches ancestraux ni dans celle des champs familiaux* » (Kourouma, 1998, p. 127), mais toujours « vers le levant, invariablement vers le levant » (Kourouma,

1998, p. 127), la première étape fut d'aller vers le seul oncle – l'infirmier Koro – qu'il avait à l'Est : « il était à coup sûr l'homme de destin de Maclélio » (Kourouma, 1998, p. 127). Hélas ces croyances vont assez vite révéler leurs limites. En effet, un ami de lutte et de classe de Maclélio, Noncé, va rendre l'âme à la suite d'une morsure de serpent et lors de la cérémonie qui permet d'interroger le mort, le cadavre désigna Maclélio :

Le cadavre vous poursuit, vous Maclélio... En dépit des multiples détours que vous esquissez, c'est vous, vous seul que le cadavre pourchasse et accuse. [...]. Le directeur sort, offre deux noix blanches de cola et une libation et demande pardon au corps. L'âme accepte les offrandes, se calme et rejoint tranquillement sa dernière demeure. La dénonciation avait été publique. [...]. Il était responsable. Il était malheureux de se savoir pernicieux et en avait honte. Sans hésitation, il décida de ne jamais plus revoir son oncle, de ne plus retourner à la maison. D'ailleurs, son oncle ne voulait plus d'un neveu aussi pernicieux... (Kourouma, 1998, pp. 129-130).

Après cette expérience infructueuse, il va se tourner vers le chef bamiléké Foundoing. Là aussi, il vécut une désillusion immense. Après avoir séduit Hélène, une des nombreuses femmes du chef, avec qui il engendra Augustin, il ne comprit pas qu'il n'était que le géniteur et « *qu'il devait s'éloigner de toute épouse que le fog dévisageait* » (Kourouma, 1998, p. 137). Pour cette faute la sentence est lourde, « un conseil de la chefferie, [...], à l'unanimité, décida d'assassiner le fautif le samedi au premier chant du coq » (Kourouma, 1998, p. 137). Il ne dut son salut qu'à une fuite d'informations qui lui a été favorable. Ses malheurs vont continuer et le mener, respectivement, chez une princesse de Kouassikro (Kourouma, 1998, p. 143), chez les Songhaïs (Kourouma, 1998, p. 154), chez la princesse Sali (Kourouma, 1998, p. 156). Chez cette mauresque, il crut enfin, malgré son statut d'esclave, qu'il avait définitivement trouvé son homme de destin. Mais ce n'était que partie remise.

« *Intarissable sur ses malheurs* » (Kourouma, 1998, p. 163), il entama un nouveau cycle qui le mena en France. Il y rencontra Marie-Christine, une serveuse, et crut que c'était son homme de destin ; puis, son maître de mémoire le fascina et il en a fait un, jusqu'au jour où,

« dans une rétrospective historique de la télévision, apparut Nkoutigui se débattant dans son boubou. [...]. L'homme en blanc avec verve vibra sur la dignité de l'Afrique et de l'homme noir et hurla devant l'univers et en face du chef de Gaulle un non catégorique. [...].

Indiscutablement, Nkoutigui l'homme en blanc avait le timbre, le discours, la taille, la passion, le blanc du boubou et du calot d'un homme de destin » (Kourouma, 1998, p. 164).

Si en apparence cet homme incarne la renaissance de l'Afrique, la déception fut aussi grande que les attentes et l'inimitié fut totale. Nkoutigui n'était qu'un vil dictateur qui emprisonnait et tuait parfois ses amis. Maclélio ne dut sa liberté qu'à la visite de Fricassa Santos : « le président Nkoutigui, en plus de ses œuvres complètes, avait offert à son hôte la libération de Maclélio » (Kourouma, 1998, p. 177). Ce n'est qu'après ces aventures aussi tumultueuses que périlleuses qu'il rencontra enfin Koyaga alors « putschiste » (Kourouma, 1998, p. 179).

Une grande partie de son périple ayant été guidée par le hasard, il s'avère que la seule substance restante du mythe est le prétexte qu'il offre à la narration d'intégrer le doute, l'hypothèse, la probabilité, l'incertitude dans l'univers diégétique. Cette innovation n'est pas à séparer du contexte sociopolitique. Ainsi dans le prolongement de Creuzer et Schelling, Vernant, après avoir cerné le moment du déclin, développe-t-il des arguments qui témoignent du dépérissement du mythe qui, progressivement, se décharge des pesanteurs métaphysiques.

« C'est dans l'entre-deux guerres que se transforme l'horizon des études mythologiques et que se dégage une problématique nouvelle [...]. On rejette ce qu'avait d'étroitement borné le positivisme du siècle précédent avec sa confiance naïve en une évolution des sociétés progressant des ténèbres de la superstition vers la lumière de la raison. [...]. On s'intéresse maintenant à cette part d'ombre que l'homme retient au-dedans de lui-même » (Vernant, 1974, p. 226).

Les derniers mots de Vernant sont annonciateurs de la rupture. En effet, si dans le mythe sophocléen, l'individu n'a pas d'autonomie et est

détenteur d'une trajectoire inscrite dans un champ beaucoup plus vaste, dans *Les Gommages* et dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, il acquiert une autonomie qui lui permet de s'affirmer non pas comme une composante indissociable d'un ensemble mais comme une conscience libre qui se suffit à son individualisme, à son errance, à son isolement, à son indifférence.

Conclusion

Le passage d'un monde achevé à celui hypothétique a été à l'origine des métamorphoses du mythe (Audet, 2010). Le divorce entre le passé et le présent autorise un écart dans l'interprétation qu'il faut désormais accorder au mythe. Le divorce entre l'être et sa communauté autorise un repli sur soi. La croyance en des divinités régissant l'ordonnement du monde est révolue et, avec elle, la possibilité de trouver des réponses aux multiples énigmes de la vie. Partant de cet état de fait, les critiques et écrivains s'attèlent, sans relâche, à réinterroger les vestiges du passé en y insérant une dose d'indéterminisme assez révélatrice de renouveau. Roland Barthes dit « qu'écrire c'est ébranler le sens du monde, y déposer une interrogation indirecte, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspens, s'abstient de répondre. La réponse, c'est chacun de nous qui la donne en y apportant son histoire, son langage, sa liberté » (1964, p. 261).

C'est pourquoi, l'*Anti-Œdipe* (Deleuze et Guattari, 1972-1973) de Robbe-Grillet et Kourouma n'a aucune référence à une totalité originelle même perdue. Henri Meschonnic, dans un propos empreint d'ironie, reconnaît qu'« *il y a une jeunesse dans les mythes avant-gardistes* » (1993, p. 233).

Références bibliographiques

- Adiaffi, J.-M. (1983). Les maîtres de la parole, *Le Magazine littéraire*, 195.
- Audet, R. (2010). Raconter ou fabuler la littérature ? Représentation et imaginaire littéraires dans le roman contemporain », in Havercroft, B., Michelucci, P., et Riendeau, P., (dir). *Le roman français de l'extrême contemporain. Écritures, engagements, énonciation*. Québec : Editions Nota Bene.
- Auster, P. (1994). *Mr Vertigo*. Arles : Actes Sud.
- Barthes, R. (1964). *Essais critiques*. Paris : Seuil.

- Bauchau, H. (1990). *Œdipe sur la route*. Arles : Actes du Sud.
- Breton, A. (1937) *L'Amour fou*. Paris : Gallimard.
- Cocteau, J. (2003). *La machine infernale*. Paris : Grasset.
- Creuzer, F. (1810- 1812). *Symbolik und Mythologie der alter Völter, besonders der Griechen*, Leipzig und Darmstadt.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1972-1973). *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit.
- Dürrenmatt, F. (1990). *La mort de la Pythie*. (M. Leyvraz et J.-P. Clerc, trad.). Paris et Lausanne : Fallois & L'Âge d'Homme. (Œuvre originale publiée en 1989).
- Eliade, M. (1963). *Aspects du mythe*. Paris : Gallimard.
- Kourouma, A. (1998). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Editons du Seuil.
- Lacan, J. (1986). *Le Séminaire. Livre VII : l'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*. (Texte établi par Jacques-Alain Miller). Paris, Seuil.
- Meschonnic, H. (1993). *Modernité Modernité*. Paris : Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1988).
- Ricardou, J. (1973). *Le Nouveau Roman*. Paris : Seuil
- Robbe-Grillet, A. (1953). *Les Gommages*. Paris : Editions de Minuit.
- Robbe-Grillet, A. (1997). Du Nouveau Roman à la Nouvelle Autobiographie. In Éric Le Calvez et Marie-Claude Canova Green (dir.), *Textes(s) et Intertexte(s)*. Amsterdam : Editions Rodopi.
- Schelling, F. W. J. (1945-1946). *Introduction à la philosophie de la mythologie* (Samuel Jankélévitch, trad.). Paris.
- Sophocle. *Œdipe Roi*. Paris, Librairie classique dans les facultés des Lettres, de droit et de médecine. (1820-1830 pour la traduction).
- Vernant, J.-P. (1974). *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris : Librairie François Maspero.
- Voisset-Veysseyre, C. (2011). Quitte ou double ? Robbe-Grillet et le mythe de l'identité. In *Amaltea. Revista de mitocrítica*. 3, 151-165.

LES AUTEURS

ADAM Alfaïd Aboud, Université de N'Djamena, Tchad.

Augustin Coly, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

BA Mouhamadou El Hady, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

CABRAL François Joseph, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

CONGO Aoua Carole, Institut des sciences des sociétés, Burkina Faso.

DEMOUSSA Eugénie, Aix-Marseille Université, France.

DIA Oumar, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

DIANOR Aïssatou, Ecole Nationale des Travailleurs Sociaux Spécialisés, Sénégal.

DIOP Amadou Sarr, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

DIOR Harouna, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

ESPINASSY Laurence, Aix-Marseille Université, France.

FAYE Guène, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

GUIRE Inoussa, Institut des sciences des sociétés, Burkina Faso.

KABORE Barthélemy, Université Joseph Ki-Zerbo, Burkina Faso.

LALANANTENAINA Abelle Smith, Université d'Antananarivo, Madagascar.

LY Thierno, Institut de français pour les étudiants étrangers, Sénégal.

MATARI Hermine, Université Omar Bongo Libreville, Gabon.

MIAN-ASMBAYE Doumpa, Université de N'Djamena, Tchad.

SANKARA Théodul, Ecole Normale Supérieure de Koudougou, Burkina Faso.

SYLLA Cheikhou Issa, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

TCHAÏNE Dionnodi, Université de N'Djamena, Tchad.

TOURE Mlan Marcel, Université Félix Houphouët Boigny, Côte d'Ivoire.

ZAGRE Dieu-Donné, Université Norbert Zongo, Burkina Faso.
ZONGO Alain Casimir, Université Norbert Zongo, Burkina Faso
ZONGO Emmanuel, Université Norbert Zongo, Burkina Faso.